

QUAND UNE FEMME « VIR(E) » À L'ANALYSTE

Françoise Dufort

Ce travail vient à la suite d'un premier travail, portant sur ce que la position d'analyste aurait de contre-nature », pour une femme. J'avais travaillé sur ce thème, à l'occasion d'un colloque de l'Association freudienne sur la féminité, qui s'est tenu à Paris en mars dernier.

Si l'on veut maintenir la psychanalyse dans toute sa virulence, il faut oser la maltraiter, la maltraiter autant que le signifiant nous maltraite, le traiter dans tous les sens, lui poser des questions impertinentes (qui ne sont telles qu'à la mesure de leur pertinence au regard du désir inconscient), bref, il faut savoir que la psychanalyse ou une analyse ne se laisse pas achever ainsi, et que l'avoir finie signifie ne pas en avoir fini avec elle.

Ainsi peut se poser la question de la fin de la cure et la question de la passe, et j'aimerais parler aujourd'hui de ce qui est en jeu, pour une femme, dans ce passage.

Mon titre : « Quand une femme « vir(e) » à l'analyste » (dans une référence à l'identification masculine) indique un peu la direction de mon propos : j'avancerai que la psychanalyse, la position d'analyste, réactive, exacerbe, pour une femme, la question de l'identification, sans lui donner, bien sûr, de solution. C'est dans ce vide identificatoire qu'une femme analyste, par exemple, devra se mouvoir, si la psychanalyse est bien, pour l'hystérique femme, la promesse paradoxale d'un ratage de l'identification.

Au-delà du ratage de l'objet, il y aurait donc, pour une femme, ratage de l'identification. En matière d'identification ne s'offrent en effet à elle que des *solutions* provisoires et fallacieuses : toute identification serait pour elle, à la limite, *contre-nature* puisqu'elle est destinée à ne pas s'identifier comme femme.

Travailler sur ce qui se passe, pour une femme, quand elle « vide) » à l'analyste, revient donc à poser la question de l'identification comme fille (et Freud, dans son article sur la féminité, dit là-dessus de bien jolies choses), la question de l'identification comme mère et la question de l'identification comme homme.

On constate alors qu'il n'y a pas d'issue, pour la femme, par exemple, si elle devient analyste : l'identification comme fille va peut-être à l'encontre de la position : être à soi-même son propre père, contenue dans la formule de l'autorisation (« L'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres »); à moins que l'on n'entende cette autorisation comme une identification au père (s'autoriser comme son père), ce qui peut être un temps logique et positif de la position d'autorisation. L'identification comme mère (ou mère-analyste) risque de

tirer l'analyste vers une position *toute-maternelle*, et donc, pas très analytique; il convient cependant de nuancer cela: Ferenczi parlait, quant à lui, de la position maternelle de l'analyste, transformé, là, un temps - et pourquoi pas ? - en père-pélican, ou père maternel. L'identification comme homme (autrement dit : l'identification aux traits masculins mis en valeur par l'analyse) met en jeu un désir de maîtrise qui, de par la déception inévitable qu'il emporte, risque peut-être, à l'opposé, de réouvrir la femme à l'hystérie (c'est la figure de l'analyse *inspirée*).

Donc, pour la femme analysée ou devenue analyste, pas d'issue, mais plutôt un déplacement qui, appréhendé à partir des quatre discours, s'éclaire d'un jour nouveau. Je vais donc travailler sur deux des quatre discours, le Discours hystérique et le Discours analytique, pour considérer, en chacun, l'algorithme où apparaît la division du sujet, puisque, dans ce déplacement de l'un à l'autre des discours, il s'agit bel et bien d'une division, reste à savoir laquelle : division du sujet par l'objet a , $\$$, quand le sujet s'adresse à l'analyste, dans le

S1

Discours hystérique, division par le signifiant, par S1 ($\$$), du côté de l'Autre, quant le *sujet*

S1

hystérique est atteint par le Discours analytique.

Ce mot *atteint*, avec sa connotation un peu médicale, est une autre façon de penser le *virer* à l'analyste de mon titre, dans une référence, cette fois, au *virus* : de l'analyse, on ne guérit pas (et cela, que l'on devienne ou non analyste) ; on ne guérit pas de la psychanalyse parce qu'elle n'a au fond rien à guérir et que le défaut dans la structure, loin d'être une maladie, est plutôt une norme - la « norme mâle », ajoute Lacan -. C'est justement cette « norme mâle » - qui est une - qui fait que discours il y a : il n'y a qu'un discours (même s'il y en a quatre), il n'y a qu'un discours premier, fondateur, le Discours du maître : il n'y a qu'un discours, tout comme il n'y a qu'un libido, une libido mâle. Le discours est d'abord à situer du côté masculin, puisqu'il s'accroche au phallus, au Si. Mais il faut peut-être, à ce propos, préciser deux choses : d'abord, que le Si, ou le point d'ancrage au Si, n'est pas une garantie de normalité comme on le voit chez le paranoïaque : il serait trop normal, d'avoir trop de Si. Ensuite, que, si le discours premier est bien masculin, n'est-ce pas d'abord celui de la mère (que l'on pense, par exemple, au Stade du Miroir) ? Il faudrait distinguer ici entre l'inscription du Si, signifiant asémantique, et l'inscription du Nom-du-Père - mais cela nous entraînerait trop loin... -.

La question d'un discours de la femme reste ouverte, bien que l'on puisse y répondre par la négative, en arguant de l'inexistence du signifiant de la femme. En tout cas, si la femme se déplace plus naturellement dans la parole, si le bavardage lui est plus familier (ce qui la destine peut-être, côté analysant, à l'analyse, cette « pratique du bavardage », comme disait Lacan), si, donc, elle bavarde, cela n'empêche pas de la retrouver comme agent du Discours hystérique, mais sur un mode sans doute très différent de celui de l'homme pareillement situé (en $\$$ du Discours hystérique, donc).

Que le discours soit un et d'essence mâle n'interdit bien sûr pas de le penser *sexuellement différencié*, pour voir comment s'y comportent les quatre lettres qui *courent dans presque tous les sens* (c'est l'étymologie du verbe discourir), pour voir comment elles se comportent selon que l'on y met de l'homme ou de la femme.

Mon travail sera donc une manière de variation sur le passage du Discours hystérique au Discours analytique, à partir de deux axes liés : d'une part, les aléas de l'objet a , d'autre part, les mouvements du transfert (et les petites flèches qui sillonnent ces discours sont peut-être à ce propos très indicatives).

Deux axes liés, donc, liés par la logique de la structure, la logique du discours.

Je ferai deux hypothèses : j'avancerai d'abord que l'on pourrait - à partir des flèches qui orientent le discours - envisager topologiquement le mouvement du transfert comme une transformation, une transmission, entre le Discours hystérique et le Discours analytique. J'avancerai ensuite que la teinte, la coloration féminine de certains objets *a* tels que l'enfant pour la femme ou pour la mère, les détails du corps, l'accent - que, donc, leur coloration féminine modifie sans doute la transformation, le transfert, la transmission, le passage, entre le Discours hystérique et le Discours analytique.

Il faut peut-être, dans un premier temps, en revenir à des choses très simples, je veux dire originelles, au sens où l'Œdipe est originel à la psychanalyse, puisqu'il est à l'origine du langage, pour chaque sujet. Cette référence à l'Œdipe étant faite ici pour introduire l'objet *a*.

Dans l'inconscient, qui ne reconnaît pas le temps, la « résolution du transfert » et la « dissolution de l'Œdipe » sont sans doute un peu confondus (ce que fait ressortir la psychanalyse, à ce propos, c'est bien que le transfert, comme l'Œdipe, se heurtent à une impasse : le transfert comme quelque chose « d'impossible à décliner » (c'est une formule de Freud), l'Œdipe passant par suite d'une « impossibilité interne ». Et que voit-on, dans l'Œdipe, considéré dans sa structure ? On y voit la présence et, même l'omniprésence d'un objet, l'enfant, qui en ordonne une part de la dynamique, de façon non symétrique, bien sûr, chez le petit garçon et chez la fillette. Cet objet apparaît là deux fois, dans la structure (un peu, d'ailleurs, comme le Réel, dans le nœud borroméen) : il apparaît d'abord comme l'enfant à faire à, ou à recevoir de, l'un des parents, ensuite comme l'enfant déjà fait ou reçu, c'est-à-dire l'enfant qu'agite l'Œdipe. On peut aussi évoquer l'enfant « mal venu » - le frère ou la sœur - et le sort qui lui est fait, plus tard, dans la période de latence (on connaît l'importance du rapport des hystériques femmes à leur frère. Dora en est un exemple). Cette période de latence, cette période latente fait peut-être aussi résonner l'attente comme le propre du temps de la femme, autrement dit sa passivité (je reviendrai plus loin sur ce rapport de la femme au temps).

Que l'objet, l'enfant, apparaisse là deux fois - et c'est bien à cet âge que se pose la question : « Qu'est-ce qu'un objet ? » -, que, donc, cet objet soit double, indique assez qu'il peut être divisé, divisé d'abord hors-sexe, par un signifiant asémantique, S1, qui atteint pareillement le garçon et la fillette ; divisé, ensuite, pour le garçon, par une menace - la menace de castration - qui va le mener du côté du discours, puisqu'il y a affinité signifiante entre l'objet de la menace - c'est-à-dire le pénis - et la menace elle-même - ce morceau de chaîne signifiante suspendue, pour celui qui la reçoit, comme pour celui qui la profère, ou la transfère, suspendue au S1. Voilà donc le garçon divisé, en un deuxième temps logique, par Si: la castration encourue est pour lui aussitôt discursive.

Si l'on regarde les quatre discours, on peut repérer quatre temps logiques qui mènent le garçon du Discours hystérique au Discours analytique, temps logiques où il passerait par chacun des discours : le Discours hystérique, avec la division objectale ($\$$) ; le Discours

a

du maître, avec la menace de castration proférée par le père, Si prenant ici la tête du discours; le Discours universitaire, avec les identifications œdipiennes du petit garçon, qui sont autant de redites d'un idéal, paternel; et le Discours analytique, où l'objet finit sa course en tête du discours, dont la structure marque d'un impossible le père autant que le fils.

Les choses ne se passent pas ainsi pour la fillette: elle traîne davantage dans sa division première par l'objet *a* ; elle temporise : Si l'objet ne me vient pas de la mère, peut-être me viendra-t-il du père ? Elle se contente d'être divisée, elle attend, elle est presque le sujet

divisé par excellence.

Conjointement à cette sorte de *nonchalance*, il y a une extrême détermination de la fillette; Freud, dans son article sur : *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, a une phrase radicale : « D'emblée, dit-il, la fillette a jugé et décidé : elle a vu cela, elle sait qu'elle ne l'a pas, et veut l'avoir ».

Ce qui la situe dans une certitude hystérique de la division (qui fait peut-être écho au « sujet de la certitude »), certitude ici autrement plus ancrée que celle du garçon. Cette certitude va retarder ou, en tout cas, modifier le cheminement de l'objet a à travers les discours. On voit ici en quoi l'analyse d'un homme ou d'une femme - côté analysant ou côté analyste - peut avoir une allure différente (*allure*, dans une référence au style et au temps).

Rien ne dit que la fillette - ou la femme en analyse, quand elle s'expose au Discours analytique -, rien ne dit qu'elle passe pareillement par les moments du Discours du maître et du Discours universitaire, pour arriver au Discours analytique ; ces deux temps intermédiaires sont peut-être partiellement court-circuités. On peut en tout cas supposer que le passage de .. \$.. à \$ - ou a de l'impossible structural -, on peut supposer que ce passage a gardé

. a S1 quelque chose de la radicalité première de la fillette, quand elle *juge, décide et veut avoir*. Quoiqu'il en soit, en attendant ce saut - qui peut être le saut éthique de la fin de la cure - l'objet a passe, pour la femme, par une série d'avatars. Voyons à présent de plus près ce qu'il en serait de ces objets, pour elle, de leur transformation et de la trace féminine qu'ils garderaient, quand ils animent le Discours analytique, ou bien une cure analytique.

Que l'homme *précède* la femme quant au parcours dans le discours ne veut pas dire qu'il en tire quelque avantage ou, pourquoi pas, quelque inconvénient, puisque le temps définit ici la structure de l'Inconscient et non une chronologie. Mais il faut aussi partir du fait qu'une psychanalyse s'inscrit dans un temps de la vie d'un sujet. Alors, qu'est-ce que ce temps, pour une femme, de la transformation topologique de \$ en \$?

a S1

On pourrait parler de ce qui se transforme ainsi, de par l'analyse, dans la division du sujet, on pourrait en parler en termes d'hystérie, quand le sujet est divisé par l'objet, et en termes d'obsessionnalisation, quand le sujet est divisé par S1.

Le Discours hystérique, en tout cas, rend bien compte de la formule : « Je ne vais pas bien, et j'irais mieux, si les autres... (ou : si l'Autre...) » - sous-entendu : m'aimaient, me comprenaient, etc. - ; et le Discours analytique se ressent dans la formule : « De toute façon, ça ne peut pas aller », ces formules définissant un peu le propos de l'hystérique et le propos de l'obsessionnel (je ne dis pas de la névrose obsessionnelle). Et sans doute faut-il une bonne dose d'*obsessionnalité* pour être analyste, l'analyste sachant qu'il est impossible que ça aille bien et, à la limite, ne supportant pas que ça aille bien, puisqu'il supporte le signifiant (mais je ne rapproche analyste et *obsessionnalité* qu'à titre d'hypothèse, bien sûr...).

Qu'il faille une bonne dose d'*obsessionnalité* pour être analyste ne veut pas dire que les femmes n'y excellent pas, mais à leur façon, qui sera sans doute toujours un peu une façon d'homme. Le temps de la transformation d'une formule en l'autre - que chaque interprétation *répète* l'espace d'un instant - est aussi le temps de la cure, qui dure tant que les associations du sujet ont encore pour lui un sens à venir, un sens particulier, à la limite incarné, concret.

Cette transformation mise en avant par Freud qui parlait de « transformer la souffrance hystérique en un malheur banal ou commun », c'est-à-dire passer du particulier au général, du symptôme comme accident individualisé au symptôme comme fait de structure,

cette transformation - qui est aussi une forme de transmission: transmettre au particulier une dose de général, à l'opposé d'une identification ; ou encore : banaliser un symptôme, banalisation qui apparaît sans doute dans ce que Lacan formalisait en « sujet quelconque » (Sq) (le sujet, après l'analyse, étant un peu particulier, justement de se savoir quelconque) - cette transformation, donc, peut se lire sur les deux discours évoqués : on y voit que la femme, plus naturellement hystérique, serait, là aussi, côté analysant, destinée à l'analyse, comme j'ai dit qu'elle l'était par son penchant *bavard* ou, aussi bien, destinée à *écouter* plus qu'à *entendre* comme on le voit dans certaines activités ou certains métiers plutôt *féminins* : je pense aux psychologues, aux assistantes sociales

Destinée à cette transformation, puisque, dans le : « Je ne vais pas bien », elle pose les bases d'une promesse de transformation, d'un *mieux-être* possible, sans savoir que ce *mieux-être* sera, en fait, une corrosion de l'être. Le Je de la formule est ce particulier qui apparaît, dans le Discours hystérique, dans la flèche de l'*impuissance* (si l'on peut dire...), l'impuissance étant au plus près du sexuel, de la différence sexuelle; et peu importe ici le sexe de cette impuissance : ce qui importe, c'est qu'elle soit de l'ordre du sentiment, de l'affect. C'est d'ailleurs cela qui mobilise le transfert : le sujet, dans le Discours hystérique rêve (en quelque sorte) d'éjecter l'objet *a* en dehors du discours - où il est perdu - ou encore rêve que l'Autre produise un savoir (S2) sur cet objet, qu'il attrape avec des mots ; ce qui permettrait d'obtenir :

c'est-à-dire un Sujet Supposé au Savoir (\$) - qui est un algorithme impossible.

S2

L'existence de ce rêve serait la condition du transfert et des sentiments qu'il provoque. Et l'on pourrait dire que tout sentiment - amour comme haine - est d'impuissance, tant que ne sont pas reconnus en lui les effets du signifiant. Ce qui mène, dans le Discours analytique, à l'ek-sistence symbolique du sujet (a -----> \$) mesurée par l'impossible, impossible qui

S1

pourrait apparaître comme *neutre*, non sexué (contrairement à l'impuissance), mais qui, en fait, est au plus près de l'écart, de la différence, transformée, là, en impossible rapport (et si la question de ce qu'est un rapport est réactivée à l'Age adulte, on pourrait peut-être rapprocher la fin de la cure de cet affrontement *adulte* au Réel).

Cette ek-sistence symbolique du sujet s'oppose à la consistance imaginaire de l'objet, dans le Discours hystérique (\$ <----- S1) = consistance qui peut se repérer, par exemple,

a S2

dans l'objet de la maternité : qu'il y ait, là, du sentiment, ou de l'humeur, interdit sans doute à la maternité d'être humoristique, l'humour exigeant justement cet allègement, cette légèreté symbolique, dont l'analyste doit se servir, quand « il se tait au lieu de parler », quand son silence donne lieu aux affects du transfert, alors qu'il occupe, lui, une place *désaffectée*.

Il serait moins facile à une femme de *désaffecter* cette place, c'est-à-dire la délester de l'affect, puisque c'est justement cet affect qui, imaginairement, la maintient, la soutient; on connaît les *états d'âme* de l'hystérique : la femme éprouverait, prouverait là que les sentiments sont insupportables; l'homme - ou l'analyste - étant sans doute plus prompt à reconnaître que seul le Symbolique doit être supporté et les effets du signifiant subis.

On pourrait repérer la même différence entre un mouvement féminin et un mouvement masculin, en ce qui concerne le corps, les *détails du corps*, ces objets *a* qui peuvent être considérés par le sujet comme autant d'*atouts* : pour les hommes, existe un atout de choix, relié d'emblée au signifiant, et se suffisant presque à lui-même; pour les femmes, existe une

multiplicité de détails, venant parer à l'absence d'un atout ou d'un signifiant auquel s'identifier. Ce qui change le rapport au corps, chez les uns et chez les autres, et complique le rapport des corps entre eux.

On peut remarquer à ce propos que, pas plus qu'elle ne peut rendre intelligent, l'analyse ne peut rendre beau; néanmoins, on peut attendre d'elle que quelque chose, dans le rapport au corps, aux détails du corps, se modifie, pour tel ou tel sujet ; non pas un changement spectaculaire, mais plutôt une transformation *symbolique* : De le prendre pour ce qu'il est, de le traiter en signifiant, un *charme* naîtrait de ce corps, un charme, comme un nouvel objet, peut-être, pour le moins insaisissable, énigmatique (il y aurait, à l'opposé, la question du comment ou du à quoi joue le charme de l'analyste).

A propos du *charme* exercé par quelqu'un, on sait qu'il naît parfois d'un accent, un accent étranger (dans la racine du mot accent, il y a chanter, charmer). On peut se demander pourquoi ce charme, dans la présence d'un accent étranger - en particulier chez une femme, d'ailleurs -, se demande ce qu'il y aurait, là, d'« étrangement familier », peut-être, pour celui qui entend, surtout si l'on pense, à l'opposé, à l'étonnement proche de la gêne, éprouvé à entendre un étranger parler notre langue sans aucun accent. Si l'accent est, lui aussi, un objet *a* - c'est-à-dire le Réel du rapport Sujet/Symbolique - on peut se dire que l'objet, qui apparaît dans le (\$) du Discours hystérique, est un objet aux accents maternels, aux accents

a

familiers. Cet accent serait désaxé par le Discours analytique, mais peut-être moins aisément, moins définitivement, pour la femme, à cause d'une certaine consistance maternelle de cet objet. (On peut penser que la permanence de cette consistance maternelle vient parer au défaut d'une permanence assurée par le signifiant, chez la femme - ce qui, peut-être, a permis de rapprocher féminité et psychose; ce qui fait le lien particulier d'une femme a sa mère).

Une femme *virant* à l'analyste serait peut-être dans un rapport contre-nature à cet accent du Discours analytique, discours où elle ne parlerait pas vraiment une autre langue que la langue maternelle, mais devrait se forcer à un autre accent.

L'allure d'une cure menée par une femme s'en ressent peut-être : elle privilégierait, un temps, ce qui a trait à l'accent, avec son aspect un peu musical; et, dans son écoute de la chaîne signifiante, la chaîne du S2, déroulée par l'analysant, elle serait plus sensible, par exemple, à l'intonation répétitive de la plainte de tel ou tel sujet. Ceci, je le répète, l'espace d'un temps logique, puisque l'analyste, dans l'interprétation - considérée comme une improvisation, une invention - utilise le signifiant pour en démonter les effets imaginaires, renvoyant le signifiant à l'objet, au Réel du Symbolique.

Autrement dit, ce rapport au Réel, dans la cure, est différé par le rapport au Symbolique, ce qui ruine, par exemple - pour en revenir à l'intonation ou au Réel musical - les efforts de la musico-thérapie et l'inspiration idéologique qui la sous-tend.

Qu'il y ait de la division, pour la femme - comme pour l'homme, d'ailleurs - c'est une évidence. Mais qu'en dire de plus ?

Je reprends rapidement ma thèse : pour la femme analysée ou devenue analyste, il n'y a pas de solution (un peu comme il n'y a pas de « dissolution de l'Œdipe » ou, même, de « résolution du transfert »), pas de solution identificatoire, donc, mais, plutôt, des essais identificatoires (comme fille, comme mère, comme homme), essais provisoires, bien sûr la femme ne se situerait que dans le déplacement, un déplacement à deux termes, d'abord, qu'elle devra transformer (un peu au sens d'une déformation topologique).

Il existé, pour la fillette ou pour la femme, de multiples façons de se déplacer: par

exemple, d'une zone érogène à une autre, du Prœdipe à l'Œdipe, de la mère au père, de la patience à l'impatience, de l'activité à la passivité, du voir rien à voir quelque chose, de la *nonchalance* à la *détermination*, de l'enfant-poupée à l'enfant-pénis, de l'envie de pénis au désir d'enfant, etc. Freud parle du *violent combat* que mène la fillette contre la « tentation toujours renouvelée » d'en revenir au premier terme de cette division.

Je vais donc, pour finir, reprendre deux aspects de cette division : le passage de la mère au père et la transformation de l'envie de pénis en désir d'enfant.

Le passage de la mère au père peut s'entendre de deux façons : d'une part, comme un transfert (c'est ce que dit Freud, explicitement, dans son article sur la féminité), un transfert, donc, ce qui permettrait de dire que la femme est « sujette » au transfert, puisque destinée à changer d'objet, à transférer son désir de la mère au père (encore un élément qui la destine à l'analyse, cote analysant). D'autre part, deuxième façon de penser ce passage de la mère au père, comme une identification *forcée*, pour une femme analyste, aux traits masculins mis en valeur par l'analyse, l'autorisation, par exemple.

Voilà l'une des contradictions qui habitent la femme analyste il en existe une autre dans l'envie de pénis, transformée en désir - d'enfant, ou d'autre chose -. Freud dit que : « Parmi les motifs capables d'inciter une femme adulte à faire une analyse, il faut compter le désir de posséder enfin le pénis ». Le passage du temps actif prœdipien au temps passif œdipien transforme cette envie de posséder un pénis en désir de recevoir un enfant du père, de se faire faire un enfant par le père. L'analyse, la position d'analysant, confirmerait la femme dans ce temps passif (ce que l'on retrouverait dans la passion du transfert); mais la position d'analyste ramènerait forcément pour elle un temps actif, différent, on peut l'espérer, du temps actif prœdipien. On pourrait, à ce propos, évoquer la jalousie féminine sur laquelle Freud insiste tant dans l'article cité. Mais, toujours dans cet article, une phrase m'a retenue, où se trouve aplanie, en quelque sorte, non pas la différence entre les sexes, mais le sentiment que cette différence provoque chez la femme; Freud dit : « Le sentiment d'équité découle d'une élaboration de l'envie et indique les conditions dans lesquelles il est permis que cette envie s'exerce ». Si l'on suit Freud, tout ne serait donc pas refusé à la femme, il y aurait, pour elle, une issue dans l'élaboration, la transformation de l'envie, envie qui pourrait alors s'exercer, sous une autre forme, dans le fait, par exemple, d'être analyste.

Ainsi se poserait, pour une femme, la question du désir de l'analyste, dans sa couleur particulière d'une envie jamais oubliée.